

MCours.com

CHAPITRE II

ESTHÉTIQUE DE LA PENSÉE

2.1 Entrée en la matière

Les prochaines pages sont consacrées à situer ma pensée par rapport à certains auteurs philosophes. Ces derniers préparent un terrain propice à la réflexion sur l'art tel que je l'envisage et ils m'aideront à cultiver mon propre discours. Outre l'incidence du langage et la phénoménologie de l'espace, *Habiter la parole* suggère également des états particuliers. Il ne peut être univoque. En ce sens, les voix de ces auteurs approfondiront la quête ontologique que je me suis donnée. La façon de nommer les choses apporte des nuances ou de nouvelles perspectives qui sont nécessaires afin de couvrir le plus large spectre possible des opportunités qu'offre cette recherche. Par ailleurs, seule je m'enclaverais dans un schème de pensée qui m'est familier, alors que mon objectif est justement d'ouvrir les horizons d'expériences.

Le monde prend sens par nos sensations, toutefois on ne peut s'arrêter au toucher, au goûter, à la vision, à l'écoute ou à l'odorat. Ce serait alors nous restreindre à un objet vivant, guidé selon nos seuls appétits terrestres. La vie serait alors vidée d'elle-même, l'art n'existerait pas et la planète nous semblerait bien austère.

« [...] c'est par le décentrement, le recul, la dérive rêveuse, qu'on parvient à charger un lieu de symboles, le rendre signifiant, existant pour la mémoire. Le lieu, qui possède une forte connotation existentielle, ou au moins vécue, ne représente qu'une abstraction s'il n'est relié au prisme du temps et du moi vivant. » (Lévy, 1995, 90)

La façon dont nous percevons notre environnement façonne déjà une subjectivité particulière, une subjectivité arborant ses singularités dans le domaine du rêve. Dans les pages qui suivent nous survolerons quelques concepts reliés à l'espace avant d'entrer dans le vif du sujet.

2.1.1 *Les Ailleurs pour faire respirer l'espace*

Ce que je dénomme les Ailleurs est tout ce qui referme l'espace autre, ce qui va arriver et qui n'est pas, tout en étant là mais nulle part. Un « endroit » ou un « en envers » d'où proviennent les images et la parole. C'est un imaginaire que l'on retrouve dans notre corps, accordant essence à la corporéité; dans le rapport avec les autres, épaississant le sens de l'altérité; ainsi que dans l'univers, harmonisant la nature de toutes ses choses.

Bachelard notamment investit la notion de l'imaginaire avec « La poétique de l'espace » pour tenter d'en faire une science (1957). Nous pouvons pénétrer, grâce à la rêverie, des espaces autres permettant une connexion intime avec le monde : « la correspondance de l'immensité de l'espace du monde et de la profondeur de "l'espace du dedans." » (Bachelard, 1957, 186). Cette dimension de l'imaginaire imbibe chaque parcelle de vie et se révèle au regard de ceux qui prennent le temps. J'accorde à cette dimension, à cette poésie, plus particulièrement à cet, art une spiritualité singulière capable de révéler des profondeurs les potentialités d'être jusque-là enfouies dans le cœur des hommes.

« Au fond de soi chacun sait que l'homme ne peut pas vivre sans art. On parle ici d'un art qui redonne vie à l'homme directement depuis un espace encore inconnu mais que j'essaie de désigner avec le terme de "contre-espace" et en posant la question de l'existence entière.» (Beuys, 1970)

Les Ailleurs est un espace malléable et abstrait, source de vie. Par son essence évasive, ce sol peut s'effondrer et nous avaler, nous mastiquer par ses parois boueuses. Il peut tout à la fois nous élever par-delà des horizons insoupçonnés. Terrible et beau, destructeur et constructeur tout à la fois, il hérite du caractère du sacré. Il est ce qu'on ne peut dire, et qui pourtant anime la langue.

2.1.2 *La chôra ou le devenir des origines*

Qu'est-ce que la chôra ? Ou qu'est-ce qu'elle n'est pas ? Nous avons vu plus tôt que, dans un mot, se contient un univers, et celui-ci particulièrement referme, ou ouvre, sur l'inintelligible. Insaisissable, on lui doit le monde. Dans ce cas, peut-on vivre la *chôra*, la sentir, la voir ou l'entendre ? A-t-elle été conçue dans une pure équation philosophique ou peut-on en faire l'expérience ? La *chôra* est ici une « matière » qui échappe même au démiurge, mais qui lui est essentielle pour qu'adviennent les choses. Lieu de mouvement non localisable, se trouvant au milieu dans le sens qu'il est milieu, la *chôra* est un concept qui fait son chemin dans le temps. Julia Kristeva emprunte ce terme pour développer une théorie portant le nom de « procès de la signifiante » ou, en d'autres mots, la construction du sens.

« Ce que nous désignons par signifiante est précisément cet engendrement illimité et jamais clos, ce fonctionnement sans arrêt des pulsions vers, dans et à travers le langage, vers, dans, et à travers l'échange et ses protagonistes : le sujet et ses institutions. Ce procès hétérogène, ni fond morcelé anarchique, ni blocage schizophrène, est une pratique de structuration et de déstructuration, passage à la limite subjective et sociale, et – à cette condition seulement – il est jouissance et révolutions. » (Kristeva, 1974, 15)

S'appuyant sur les réflexions lacaniennes, elle s'intéresse notamment à l'acquisition du langage : aux stades langagiers et pré-langagiers. La *chôra* sémiotique fait appel à l'étape du bébé, du jeune enfant qui n'a pas encore perçu le monde comme un fait extérieur à lui, nommable et définissable. Il est plutôt régi par les pulsions, des flux d'énergies qui le traversent et qu'il ne maîtrise pas encore. Selon Kristeva, l'origine du langage se définit comme un espace fusionnel associé au corps maternel ou à la nature, mouvementé mais rythmique, qui précède l'assimilation de la spatialité et de la temporalité. Elle prédétermine « à l'intuition phénoménologique spatiale pour donner lieu à une géométrie. » (Kristeva, 1974, 23) Moment vécu comme une promesse au devenir humain organisé.

Lorsqu'il y aura coupure dans le procès de la signifiante, c'est-à-dire lorsque nous prenons conscience de notre existence, la phase thétiqve advient. Il s'agit d'une prise au monde, ou dans le monde, signifiant le passage vers l'ordre symbolique et social. À partir de ce moment, « le flux sémiotique va se placer en position de signifiant et s'associer à un signifié ». (*Thétique et sémiotique chez Julia Kristeva*, s. d.) Nous avons franchi le seuil qui nous mène au langage, nous quittons la *chôra* sémiotique. Nous pouvons dès lors nous accorder au sens mis en place afin de maintenir la régularité des activités humaines. Revenir en arrière serait un non-sens à première vue, car elle indiquerait un basculement régressif, donc psychotique. De plus, par son caractère incertain, la *chôra* pourrait menacer l'ordre établi par les fonctions symboliques. En revanche, nous verrons qu'il est sain pour un individu, voire une société, de s'alimenter de ce flux à la condition de ne pas perdre de vue le thétiqve. Des circonstances de revitalisation que nous inscrivons dans le domaine de l'art. Et puis, que serait le monde s'il n'était dicté que par ordonnancement et opérationnalité ?

Bref, que serait-il si l'art fuyait la vie ?

L'artiste revitalise l'ordre symbolique en laissant passer une pulsion asociale, à la fois destructrice et constructrice. Il offre à la société les moyens de se régénérer, évitant ainsi l'asphyxie. Kristeva juge donc salutaires ces phénomènes issus de l'inconscient et de l'irrationnel, pourvu qu'ils soient canalisés. Le texte poétique, par exemple, permet d'une part de renforcer l'ordre symbolique, d'autre part de le transgresser. Cette transgression revitalise la langue; par une construction poétique nouvelle, notre regard se prolonge. Pensons à Stéphane Mallarmé, ou à James Joyce. Ces poètes d'avant-garde ont par l'adresse de leur plume chatouillé les convenances, ouvert les esprits à de nouveaux champs de perception et ainsi enrichir le bagage humain. Une gestuelle nouvelle, un rythme inconnu, une étincelle que l'on croyait perdue : la *chôra* n'est pas matière réservée au démiurge. Nous sommes tous aptes à séjourner en son milieu afin de nous revitaliser et par ce fait même, déstabiliser la société et ainsi la faire progresser.

2.1.3 *Habiter le monde en poète : le Dasein*

Bien souvent, nous voyons en la parole un élément utile pour représenter ou pour exprimer le monde. L'usage des mots forge un schème de pensée qui devient vite routinier, façonnant notre identité à l'intérieur d'un langage qui nous a été inculqué. En de rares moments, nous mettons en doute notre parole, car ce serait là une marque de défiance face à notre propre existence. Pourtant, nous avons vu avec la *chôra* qu'il est bénéfique de se ressourcer à l'origine des choses, bouillon chaotique traversant les êtres de ses flux nourriciers. Nous voyons en la poésie un lieu où l'on peut revitaliser la parole, bâtiment de l'être pensant.

Suivant cet ordre d'idée en un chemin différent, Heidegger va échafauder une réflexion dans son livre *Être et temps* (1927) et offrir en héritage un terme pour repenser la réalité humaine : le Dasein. En se référant à la structure étymologique du mot, le Dasein appelle au fait d'être là; sein signifiant « être » et da, « là ». Un étant particulier qui crée un espacement où l'être sensible peut y séjourner. Le *da* ne renvoie pas à une position spatiale dans l'espace, accordant de la sorte une présence dans le monde. Il se rapporte plutôt à une particularité propre à l'être humain due à son sentiment d'être abandonné, d'être *jeté* au monde. Ce sentiment sera compensé par la possibilité de s'accomplir en faisant monde. Il transforme dès lors la spatialité en lieu, là où son existence prend son sens. En se souciant du langage, l'être humain construit et habite le monde.

Heidegger reprend une expression de Hölderlin pour illustrer son propos, « habiter le monde en poète ». La poésie permet de se détacher du besoin de tout catégoriser pour une appropriation purement fonctionnelle. Elle crée un espace, elle donne un lieu où jaillit le « dire originaire ». Le poète s'abreuve à cette source, mais il n'est pas son dépositaire. C'est la parole poétique elle-même qui agit lorsque la volonté consciente du poète se retire. Elle met en disposition l'écoute de la terre en la parole même. La poésie *espace* pour que l'arbre, ou tout autre étant, par le poème puisse prendre parole et ainsi traverser le seuil de la réalité humaine. Une ouverture s'éveille pour une rencontre, un événement propice au faire-monde.

2.1.4 *L'imaginal : la fantasmagorie des cavernes et des étoiles*

La méditation sonde les territoires de l'habité de l'être et fait émerger d'autres, enfouis, sensibles aux tremblements du cœur. Comme dit précédemment, je pratique la méditation Vipassana. J'essaie, une fois par an, de passer dix jours en retraite fermée, dix heures de méditation par jour. En silence, sans contact, sans téléphone, sans livre : rien pour me distraire. Vipassana se veut une technique enseignée par Gautama le Bouddha pour parvenir à habiter totalement le présent. Être entier, être là. Se dissoudre dans la matière des choses. Là s'agitent les ombres de la vision nocturne; un pas dans un ailleurs que l'on nomme l'imaginal. (Corbin, 1977)

Cette source obscure, irradiant telle une lumière souterraine, est souvent puisée dans la tourmente, capable d'apaiser l'amertume des blessures passées et présentes. Un apprentissage extraordinaire que de longer le gouffre

avec

mesure

...

et distance

Savoir s'arrêter et contempler les créatures peuplant la psyché, sans pour autant vouloir en faire une autopsie. S'initier au mystère du silence des mots. S'accueillir au monde; s'abriller du vide; vivre vue des étoiles.

Les figures imaginales résident dans les figures archétypales, pour reprendre un concept de Jung. Une architecture imagée propre à son langage dont nous aurions accès par la vision nocturne et le caractère sacré des choses. Ces manifestations de l'imagination sont avivées lors de rituels, de rêves et de l'exercice de présence. Résultent des productions créatives qui, grâce à la capacité visionnaire, font jaillir le pouvoir symbolique dans l'expérience. Une idée de parole conduite à se muer en elle-même. Ces auteurs, ces artistes et ces poètes proposent une profondeur à ce que nous voyons. Ils partagent une lumière sans connaître nécessairement le

tunnel par lequel ils sont passés. Un effort passionné pour révéler un état d'enracinement dans l'univers des significations. L'opération imaginative se transpose ainsi à la connaissance. Ces images résultent d'un travail alchimique entre sujet et monde, entre surface et profondeur. Des images qui nous complètent au lieu de nous éloigner de notre sens profond de l'habiter. En ce monde, nous devrions préserver nos côtés vulnérables et sensibles. Estimer l'action tout comme le repos. Accueillir l'autre tout comme la solitude. Échouer, errer et mourir doivent pouvoir trouver espace dans cette vie pour que celle-ci prenne sens. S'enrichir d'une perception multisensorielle vouée à l'état du monde.

« L'âme est-elle multiple?
Ou chacun a-t-il de nombreuses âmes? »
(Zambrano, 2006, 127)

2.2 Une pluralité singulière

La parole, acte de communication, fait référence au religieux au sens étymologique du terme : ce qui relie. Elle suggère une rencontre entre nous et le divin. *Habiter la parole* est donc une forme d'expérience pleinement vécue de la subjectivité humaine en ces possibilités d'être. Selon ce sens, et avec les concepts que nous avons parcourus, ce serait assumer le langage en tant que bâtiment de l'être. Le corps n'est plus considéré comme un simple véhicule ou une masse perceptive du monde, dont l'esprit s'affaire à analyser. Le corps devient un lieu d'échanges où le temps et l'espace deviennent *autres*, autres seulement parce que nous avons appris que la réalité était unique. Cette réalité que nous partageons et que nous avons de cesse de confirmer auprès d'autrui est une image de la réalité. Nous sommes tant absorbés dans le regard que nous ne percevons pas les visions qui sont derrière, ou au-dessus, à côté ou au travers, qu'importe. La parole coule mais nous ne l'entendons pas. Avec la problématique de l'aliénation du monde, les architectures abstraites et concrètes s'effritent d'autant plus par le trop-plein dénué de sens. Le fait de se reconnecter vient avec le besoin de se déconnecter. Impossible avec tous les artifices qui nous aveuglent. Les pressions sociales, économiques et

politiques sont à risque de nous infantiliser, de nous surveiller, de nous culpabiliser, nous faire sentir impuissants. C'est pourquoi le pouvoir actuel demande à être ébranlé, c'est pourquoi que je suggère maintenant de réfléchir sur le concept de l'autorité narrative.

2.2.1 *L'infinif des pronoms personnels*

Parfois, l'objet accapare tant l'attention que son sujet en perd sa posture. Il glisse. S'installe alors une distance par rapport à l'énoncé que la personne émet : le *je* étant personnellement impliqué bien sûr et le *nous* provenant d'une voix globale dans laquelle la nôtre s'insère. Reste à situer le *on*. Selon Heidegger, le *on* est à vrai dire une inexistence pratique qui fait agir le verbe auquel il est accompagné. Qui est ce *on* en fait ?

« Le on peut, pour ainsi dire, se permettre qu'« on » ait recours à lui constamment. Il peut répondre de tout sans la moindre difficulté puisque ce n'est jamais à personne de se porter garant de quoi que ce soit. Le on est toujours déjà « passé par là » et pourtant il est possible de dire que ça n'a jamais été « personne ». [...] Chacun est l'autre, aucun n'est lui-même. Le on avec lequel la question de savoir qui est le Dasein quotidien trouve sa réponse, c'est le personne à qui tout Dasein, à peine s'est-il mêlé aux autres, s'est chaque fois déjà livré.» (Heidegger, 1976a, 170-171)

Le *moi* qui écrit est un peu le *toi* qui lit maintenant. Un moment, une rencontre, une attente; au détour d'une phrase, on s'oublie au moment de se retrouver à la ligne suivante. Dans l'infinif. Nous n'avons pas toujours besoin d'auteur, qu'importe la manière qu'il s'opère, pour faire rencontre. À ce qu'on dit, notre inconscient abrite la mémoire collective. Dans nos tissus organiques s'agite la mémoire moléculaire. Et puis, il y a les transmissions silencieuses, des traumatismes qui passeraient de génération en génération. Dernièrement, on a découvert une forme de parasite se logeant dans notre ventre capable de conscience et pouvant influencer notre jugement, paraît-il. Sans parler des possibilités qu'offrent la mécanique quantique ou la vision chamanique. Et tout ce qu'on ne connaît pas encore. Ajoutons la forme infinitive de l'expression *Habiter la*

parole. Elle laisse place à ce qu'elle peut être, un sujet absent mais sous-entendu par le verbe. C'est dans ce blanc, ce silence, cette absence, que peuvent se révéler tous les potentiels d'être.

2.2.2 Je est vôtre

Sous notre couverture épidermique et par-delà se manifestent en différentes déclinaisons des *je* qui nous rendent *nôtre*. L'individu se construit par la société. En prenant place, il devient également acteur de sa construction. Nous sommes intrinsèquement liés les uns aux autres. « Je est nôtre », dit Hédi Bouraoui, poète et universitaire tuniso-canadien. Il s'intéresse notamment à la transculture en tant que potentiel de création poétique, qu'il qualifie de « créaculture » :

« [...] la créaculture met l'accent sur le côté créateur des valeurs représentant une vision unitaire où le sujet et le monde sont en perpétuelles tensions et créations vers une éventuelle harmonie. Cet équilibre précaire est à saisir par une approche interdisciplinaire, éclectique et essentiellement humaniste qui refuse de réduire culture et civilisation d'un pays à leur contexte purement historique, littéraire ou artistique. » (Bouraoui cité dans Buono, 2012)

La dimension poétique dépasse les domaines des savoirs humains, tout comme le *je* excède de lui-même. Nous sommes des êtres variables. Nous tricotonons par le fil des mots notre récit de vie, avec « quelques ourlets de bonheur et des boutons de rêves ». (Paquin, 1997) Ces tissus que nous revêtons ne peuvent échapper aux intempéries ni à des mailles, aux déchirures et aux salissures dues par le temps. Reconnaître la subjectivité multiple passe aussi par l'acceptation des héritages multiethniques. S'ouvrir à la richesse des potentiels humains ne se restreint pas à un voyage exotique à but humanitaire. Il s'agirait de prendre activement part à cette société dans laquelle nous sommes afin de créer l'avènement d'une réelle démocratie : nous libérer des obsessions de pouvoir et assumer pleinement notre responsabilité en tant qu'individu.